

L' ECHO DES RIZIERES



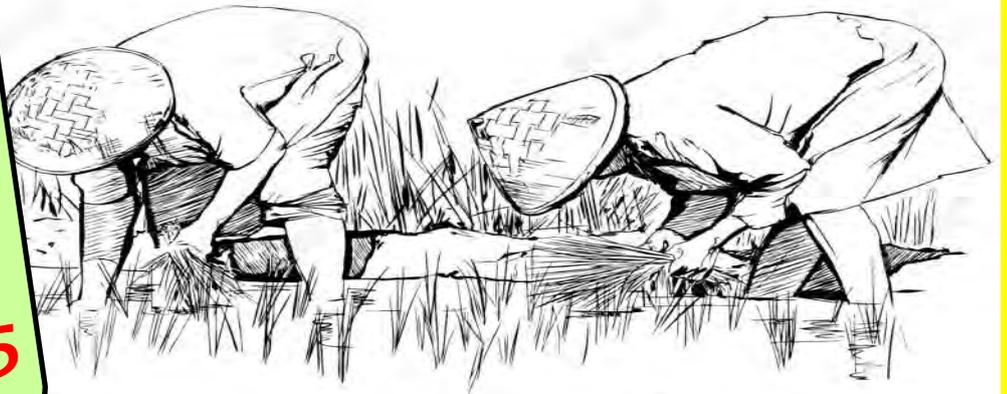
Association Nouvelle des Anciens et Amis
de l'Indochine de la région lyonnaise

Affiliée à la F.A.R.A.C.

*Fédération d'associations d'anciens combattants,
d'amicales régimentaires et d'associations
à caractère patriotique de Lyon et sa région*

Bulletin de liaison n°166 - mars 2025 - 44^{ème} année

**Assemblée
générale :
vendredi
28 mars 2025**



Vœux de Noël et de nouvelle année,
des enfants de KOMPONG CHHNANG
Transmis par Sœur Marie-Adelpe.

sommaire

page 2	Le mot des Présidents
page 3	Le Président Claude-Pierre FRANÇOIS
page 4	L'île de KOUANG TCHEOU WAN - SUTTER
page 6	Souvenirs d'enfance à propos de la guerre d'Indochine - Claudie SUTTER
page 8	Le commando Centaure : Souvenirs de Pierre BOCACCIO
page 10	Opérations dans les grottes de TRAÏ SON
page 14	Insignes militaires d'Indochine (5 ^o partie) Michel MARCHAND et Fr. ANXIONNAZ
page 16	13ème Demi Brigade de Légion Etrangère
page 20	Voyage de Benjamin au Laos, 2001 -8
page 22	Les khmers rouges au Cambodge -8-(fin)
page 24	7ème régiment de spahis algériens
page 26	Exposition sur la guerre d'Algérie
page 28	Valérie ANDRE, médecin général

Le MOT des PRESIDENTS

Tout d'abord nous présentons à tous nos adhérents, amis et sympathisants de l'ANAI, au nom de tous les membres du bureau une **Bonne et Heureuse année 2025**.

L'année 2025 sera marquée par le 10^{ème} anniversaire du décès du Président Claude Pierre FRANÇOIS et le 5^{ème} anniversaire du décès du Colonel Jack BONFILS, d'une trempe hors du commun, prisonnier du viet-minh à la suite de la terrible bataille de la R.C.4 en 1950, membre de l'ANAI pendant plus de 35 ans et co-fondateur de l'ANAPI.

Nous en reparlerons au cours de notre **prochaine Assemblée Générale, le vendredi 28 mars 2025**, en espérant vous retrouver nombreux. Des informations seront vite transmises.

Dans ce numéro, outre les insignes militaires d'Indochine, sont également publiés des **articles rédigés ou transmis par des adhérents** que nous remercions : Claudie SUTTER, Patrick ROLLAND, Gisèle DURRIEU, Benjamin et KEM Kimlang. A cette occasion, nous vous incitons tous à participer à la vie de l'association en **transmettant des articles : récits, anecdotes, lettres, biographies, photos...**

Dans cette attente, nous vous disons « à bientôt le plaisir de nous retrouver ensemble ».

Philippe NEYRET, Président de l'ANAI et Gisèle DURRIEU, prochaine Présidente



Remerciements à tous les donateurs :

Bernard et Béatrice FERNET, Marie-Noëlle KIEN, Claude NOËL, Henri PHILIPPE, Patrick PLASSON, Maurice PORTAL, André SAGE, Daniel SUTTER et Laurence TCHANG SIANG YUAN .

« Les petits ruisseaux font les grandes rivières ! »

Rappel : l'ANAI est reconnue œuvre d'intérêt général et les dons sont déductibles du revenu fiscal imposable.

Merci aux retardataires de régler la COTISATION, permettant notamment de participer aux votes lors de l'Assemblée Générale, le vendredi 28 mars 2025.

Monique Depassio, secrétaire générale

Claude Pierre FRANÇOIS, président de l'ANAI de 1996 à 2015

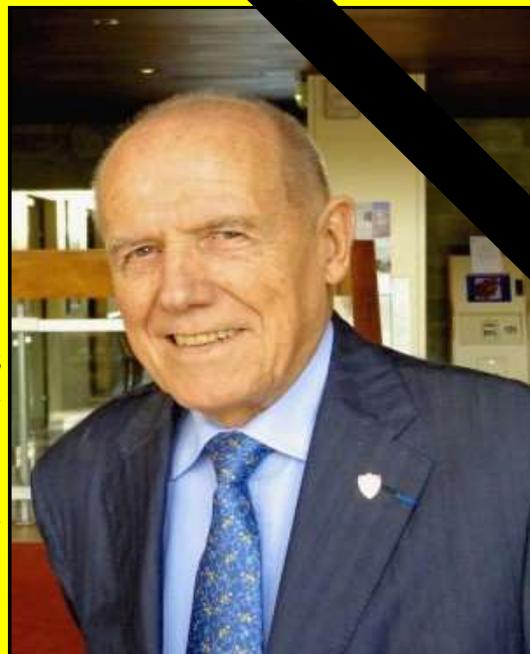
Article d'André GERAUD, Président d'Honneur de l'ANAI,

Publié dans l'écho des Rizières n°127 juillet 2015, pages 1 et 2

Claude-Pierre FRANÇOIS, président de notre association depuis 1996, est décédé le 15 avril 2015 à l'issue d'une brève mais implacable maladie. Très fatigué mais lucide jusqu'à la fin, il n'avait pu présider l'Assemblée générale qu'il avait préparée de longue date mais qui, déjà programmée pour le 10 avril, avait malheureusement dû se tenir en son absence.

La cérémonie de ses funérailles s'est déroulée le 21 avril en la cathédrale Saint-Jean de Lyon en présence d'une nombreuse assistance de parents, amis et membres de l'ANAI parmi lesquels des personnalités venues officieusement se joindre à nous en même temps que les présidents des associations d'anciens combattants accompagnés de leurs drapeaux.

Les membres du bureau et du conseil d'administration de notre Association renouvellent ici le témoignage de leur sympathie à Claudia, son épouse, à ses filles, Anne et Christine, ainsi qu'à ses six petits-enfants et à toute sa famille.



BIOGRAPHIE

Claude-Pierre François est né le 7 mars 1935 à Giel (Orne), entouré de 2 sœurs dans une famille d'agriculteurs. Il intègre l'internat des pères salésiens pour y poursuivre sa scolarité. Après y avoir obtenu son baccalauréat, il s'engage en 1953 dans l'armée de l'air afin d'y obtenir une qualification dans le domaine des transports aériens. De 1956 à 1959, il servira en Indochine en tant que sous-officier mécanicien navigant au titre de la coopération France-Cambodge, ce qui lui vaudra de recevoir la décoration du « Mérite royal Khmer ».

À la suite de son séjour en Extrême-Orient, il rejoint l'Algérie où il effectuera entre 1959 et 1962 de nombreuses missions opérationnelles, notamment au sein de l'Escadron de recherches et de sauvetages. Cité à l'Ordre de l'escadre aérienne il sera à ce titre **décoré de la croix de la valeur militaire avec étoile de bronze.**

Il quittera l'armée de l'air en 1969 après y avoir rencontré Claude Rose-Marie, elle-même militaire de carrière en service dans la même arme, qu'il épousera à Oran en 1961. Alors rendu à la vie civile et diplômé de l'École de Commerce de Toulouse, il va alors faire carrière dans le monde des Assurances où il occupera notamment les postes de Directeur Régional Rhône-Alpes-Auvergne du Groupe Azur puis de Secrétaire Général d'une de ses filiales à Paris.

Lors de sa retraite, en 1995, il a choisi de résider à Lyon pour y continuer des activités -à titre bénévole désormais- en tant que Mandataire Judiciaire à la protection des majeurs près les tribunaux d'instance de Lyon et Villeurbanne.

Parallèlement à ses activités, **il avait rejoint en 1983 la Section du Rhône de l'A.N.A.I.** créée l'année précédente, tant lui tenait à cœur son « souvenir indochinois » qu'il eût tôt fait de s'impliquer à fond dans la fonction de Vice-président qui lui fut bientôt confiée. **En 1996, il accepta de prendre la Présidence de notre section départementale** (devenue indépendante par la suite), son prédécesseur ayant souhaité être déchargé de cette fonction qu'il assumait depuis sa création quinze années plus tôt. Partageant sans réserves les mêmes options que lui, il n'eut de cesse qu'elles ne soient poursuivies et développées.

Claude-Pierre François était administrateur au siège national de l'ANAI à Paris depuis 2004, administrateur de la FARAC depuis 2006 et co-président de l'association rhodanienne des gérants de tutelles indépendants de 2002 à 2006.

Décoré de l'Ordre du Mérite Royal Khmer en 1959, de la Médaille militaire en 1969 et de la Médaille d'argent du Travail en 1995, Chevalier de l'Ordre National du Mérite en 2010.

L'île de Kouang Tchéou Wan

territoire français en Chine du Sud, de 1898 à 1946

Lorsqu'en juillet 1997, la Grande Bretagne restitua Hong Kong à la Chine, personne ne savait que cette même année la France aurait elle aussi dû faire la même chose avec son ancienne possession de Kouang-Tchéou-Wan.

En effet, acquise comme sa consœur britannique en 1898 pour 99 ans, la dépendance française était située à mi-distance entre Hong Kong et Hanoï, alors capitale de l'Indochine française.

En 1900, le territoire de Kouang-Tchéou-Wan passe sous l'autorité du gouverneur général de l'Indochine française. En s'emparant de ce territoire, la France cherche à étendre sa zone d'influence à partir de l'Indochine au Sud-Ouest de la Chine (Yunnan, Sichuan et Guangdong).

Elle souhaite faire du port de Kouang-Tchéou-Wan un grand port de commerce, pour contreba-

lancer les influences britannique (Hong Kong) et portugaise (Macao) dans le sud de la Chine.

À l'origine, Kouang-Tchéou-Wan n'était officiellement destinée qu'à accueillir une station navale avec un dépôt de charbon mais, presque immédiatement, le gouverneur général Paul Doumer imagina d'en faire un « laboratoire colonial » en direction des provinces sud de la Chine. L'entreprise, qui était susceptible de provoquer le démembrement de la Chine, fit long feu et ne survécut pas au rappel du bouillonnant proconsul en métropole, en 1902.

Pendant près d'un demi-siècle, jusqu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Kouang-Tchéou-Wan fut géré comme une colonie et par une colonie...

Cette tranche d'histoire est largement méconnue.



Situation du territoire de Kouang Tchéou Wan, au Sud de la Chine et au nord du Tonkin.

Connaissez vous Fort-Bayard ? Un petit coin de France en Chine L'île de Kouang Tchéou Wan.

Claudie SUTTER

Le territoire de Kouang Tchéou Wan est situé au nord du Tonkin, en territoire chinois.

Il s'agissait d'une baie capable d'abriter un port de guerre qui fut octroyée à la France pour une durée de 99 ans, à compter de 1898.

Cette cession eut lieu après que l'Angleterre, l'Allemagne et la France soient restées neutres dans la 1^{ère} guerre sino-japonaise de 1894-1895.

Le Gouverneur Général de Hanoï transforma l'île peu à peu si bien que, peu avant la deuxième guerre mondiale, la concession ressemblait par certains aspects à la métropole. Les artères principales de la capitale Fort-Bayard avaient pour noms Maréchal Foch, Descartes ou Paul Bert...

En 1939, les Japonais s'emparent de l'île.

Les liaisons maritimes avec l'Indochine deviennent de plus en plus dangereuses du fait des attaques aériennes ou par sous-marins des forces américaines sur le Tonkin.

Après les accords franco-japonais de 1943, une petite garnison nippone s'installe à Fort-Bayard mais,

malgré cette occupation, des contacts sont pris entre les français de l'île et la France Libre à laquelle on fait parvenir des renseignements sur les effectifs nippons stationnés au Kouang Tchéou Wan.

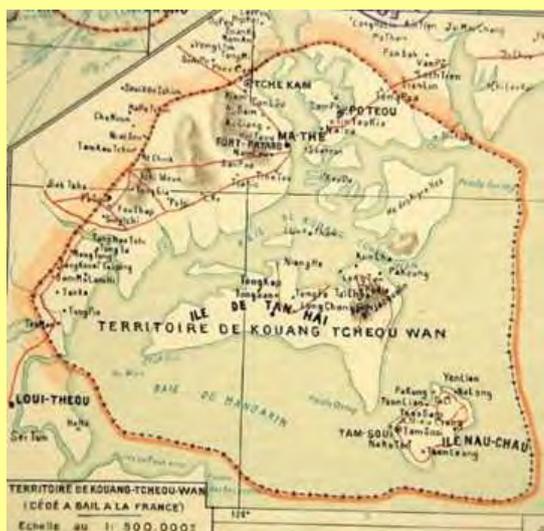
Au début de l'année 1945, les nippons exigent le désarmement immédiat de la garnison française peu nombreuse face à 2 bataillons ennemis. Les militaires sont internés, les civils laissés libres.

Le 18 août 1945, capitulation du Japon. On hisse les drapeaux français et chinois mais, en même temps, une convention franco-chinoise stipule que le territoire doit être rendu à la Chine, bien avant la date prévue. Peu après, les anciens résidents français de la concession sont débarqués à Saïgon et Fort Bayard devient alors Tsam King...

En 1946, la rétrocession à la Chine du territoire de Kouang-Tchéou-Wan passa pratiquement inaperçue en France. En revanche, elle favorisa et encouragea les nationalistes du Vietminh en Indochine française où la nouvelle fut largement diffusée...

Durant 47 ans, quelques centaines de fonctionnaires, médecins, militaires, commerçants et religieux isolés sur cette île ont tenté de donner une belle image de leurs pays dans des circonstances parfois difficiles, éloignés de tout...

Mais, aujourd'hui, reste-t-il encore, quelques traces de cette présence française à Kouang Tchéou Wan ?



Souvenirs d'enfance, à propos de la guerre d'Indochine.

Extrait de l'écho des Rizières n°135,
mai 2018, page 7



Claudie SUTTER

C'était en 1952. La guerre d'Indochine faisait rage mais, au fond, tracassait peu de monde puisque les militaires qui y partaient étaient de l'armée de métier ou des engagés volontaires.

Cet « épisode » qui a duré une bonne dizaine d'années avait commencé déjà pendant la guerre de 1939/45 et s'est terminé en 1954 par la bataille de Diên Biên Phú.

Il reste méconnu du plus grand nombre bien que les morts y aient été infiniment plus nombreux et la guerre autrement plus cruelle que celle qui s'annonçait déjà sur un autre continent. Je veux parler du conflit algérien. Rien de commun entre elles deux puisque l'appel du contingent pour l'Algérie impliquait beaucoup de familles et donc des soucis légitimes de chacune d'entre elles.

Souvenons-nous qu'à cette période de notre histoire la République était exsangue, les gouvernements se succédaient à une cadence inimaginable. Je me souviens que l'un d'entre eux ne durera que trois jours. On ne peut comprendre aujourd'hui combien certains partis politiques ou syndicats qui aujourd'hui soutiennent, cajolent l'armée et la police, les vomissaient alors.

Mon père venait de partir pour ce lointain pays et depuis deux semaines nous n'avions plus de nouvelles, ne serait-ce qu'une ligne et sa signature.

Au collège où je me trouvais alors, le cours d'histoire sur les guerres napoléoniennes me plonge dans le réel de ce que nous vivions et j'étais partie loin de cette heure. L'intervenante arrête le cours et dit tout haut en me regardant « *mais qu'est-ce qu'elle a celle-là* » d'un ton si revêché que je fonds en larmes sans pouvoir dire un seul mot. Mon amie la plus proche explique la situation. La suite est véridique

je vous l'assure. Madame X simule un air d'incompréhension totale et me dit de loin « *mais votre père est un militaire de carrière non ? C'est son métier, il a signé, non ? On ne va tout de même pas vous plaindre !* » Et l'on reprend le cours d'histoire. Cet air méprisant et ces paroles ne m'ont jamais quittée. J'ai appris plus tard qu'elle avait sa place au PCF et qu'elle était une antimilitariste convaincue. Mais, me suis-je dit alors, pourquoi être contre l'armée française alors qu'on a tant d'estime pour la puissante armée soviétique ! Et pourquoi en vouloir à cette armée alors qu'elle obéissait seulement aux gouvernements successifs ? Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre.

Donc cette armée française abandonnée, dans laquelle se trouvaient ne l'oublions pas, des quantités de soldats étrangers engagés volontaires pour l'étoffer, se trouvait face à un déferlement venu de Chine pour aider le Viet Minh. Malgré la bravoure de cette armée dont l'armement était notoirement insuffisant au fur et à mesure que le temps passait, chacun pensait là-bas et même en France que la fin n'était pas loin. La proche victoire du Viet Minh était annoncée avec délectation par une certaine presse. Jamais un mot sur le calvaire que vivait notre armée si ce n'est pour la stigmatiser. Jamais un mot sur nos morts et la foultitude de cercueils qui débarquaient à Marseille ou, pire peut-être, sur les morts qui n'auraient jamais de sépulture.

Un cas rapporté par Pierre Schoendorffer, journaliste profondément impliqué dans cette guerre, prisonnier du Viet Minh après Diên Biên Phú et qui a eu la chance d'en revenir, il a écrit un petit livre à ce sujet puis un film est sorti un peu plus tard. Ils ne sont l'un et l'autre que le reflet d'une réalité vécue en son temps : ceux qui restaient d'une compagnie décimée se frayaient un chemin à travers la jungle, encore poursuivis par ceux qui avaient tué la plupart de leurs camarades. Ils sont épuisés mais marchent encore. Le moment de l'assaut final est proche et ces hommes si peu nombreux se mettent en position pour faire face une ultime fois. Il leur reste quelques cartouches et des grenades défensives à employer en dernier recours. Devant le nombre de leurs assaillants et leur supériorité en armes, ils en viennent vite à employer ces grenades dans un dernier baroud. Et savez-vous ce qui se passe alors ?

La majorité des grenades explosent sans dommages pour les assaillants et il en sort de petits drapeaux français avec des affichettes où l'on peut lire à quelque chose près : « de la part des femmes françaises ». C'était alors un mouvement communiste influent et je suppose que l'on pouvait ainsi laisser croire à l'étranger que toutes les femmes du pays en faisaient partie. On l'aura compris **les grenades avaient été sabotées dans des usines d'armement en France.** Les survivants, très peu nombreux, qui ont vécu ces faits ont été faits prisonniers, laissant là les corps de leurs frères d'armes et partant pour l'horreur des camps où l'on tentera de les décerveler à force de tortures et d'endoctrinement barbares.

Nous saurons qu'après Diên Biên Phú des milliers d'autres suivront le même chemin et que bien peu survivront. Autant que je puisse me souvenir du retour de ceux qui purent résister à un tel régime et qui eurent la chance de revoir leur pays, peu de gens se sont offusqués en apprenant leur calvaire et la mort de la majorité des prisonniers. Une certaine presse, sans rester tout à fait muette, fût d'une discrétion outrageante. Et ils sont tous rentrés dans l'ombre, ces guerriers courageux si discrets. Mais comment aujourd'hui, en nous rappelant ces faits, ne pas avoir envie de crier quand des milliers de Légion d'Honneur sont distribuées chaque année pour des faits si minimes ?

Cerise sur le gâteau : les pauvres suiveurs que nous sommes ont su beaucoup plus tard qu'un français, grand ami du Viet Minh, avait codirigé un de ces camps où les sévices corporels et le lavage de cerveau étaient le lot de chaque prisonnier. Après la fin de la guerre d'Indochine, il a été jugé et condamné à la peine de mort par contumace mais a pu rester de nombreuses années au Vietnam jusqu'à ce qu'une loi d'amnistie incompréhensible permette à cet homme de revenir en France sans être inquiété. Puis il a été coopté au CNRS par ses amis pour y préparer une thèse de 3^e cycle d'histoire. Il est devenu maître de conférences et ces mêmes amis feront valider par la suite « ses années d'expérience en Indochine » pour favoriser sa carrière !

Je ne me souviens que très peu du départ de mon père lorsque son tour est arrivé de nous dire au revoir. Si ce n'est le sourire de commande qui accompagnait nos gestes d'adieu. Mais, par contre, je n'oublierai jamais son retour par un jour gris de novembre alors qu'il faisait si froid à Marseille. Ma mère mon frère et moi étions descendus en train de Lyon. On nous avait obligeamment indiqué le numé-

ro du quai auquel devait accoster le Pasteur, bateau qui est resté dans toutes les mémoires des partants et de leur famille, si bien qu'encore aujourd'hui il semble être un point de ralliement indémodable pour nous tous qui avons connu ce temps. Le Pasteur devait accoster à la Joliette, pas très loin de la gare Saint Charles où nous arrivions. Nous étions très en avance et avons attendu dans un petit café. Une heure avant l'arrivée prévue du bateau, nous rejoignons le quai et retrouvons là tous ceux qui comme nous attendent un retour difficile pour les survivants. Nous savons qu'ils ont tous le goût amer de la défaite et qu'ils se sont sentis abandonnés par leur propre pays durant toutes ces années de luttes lointaines. Nous savons déjà qu'ils n'oublieront jamais la beauté de l'Indochine et la gentillesse de ses habitants, les camarades de combat qu'ils ont laissés là-bas, la douleur de l'ultime bataille de Diên Biên Phú où les derniers légionnaires aéroportés ont demandé à sauter pour rejoindre les leurs en sachant qu'ils mourraient sans doute avec eux. Ce qu'il advint hélas.

Il fait humide et froid. Nous attendons toujours de bateau et nous sentons tous à des degrés divers que ce retour ne sera pas joyeux malgré les retrouvailles. Une nouvelle heure se passe. Puis on nous prie de bien écouter l'annonce qui va être faite sous peu et l'on nous dit avec précaution : « *Le Pasteur ne peut accoster au quai prévu ; les manifestations communistes ont lieu un peu plus loin et leurs dirigeants sont prêts à envahir cette partie du port où nous nous trouvons pour empêcher les militaires de débarquer en pleine ville. L'autre problème, c'est que pilote du remorqueur refuse aussi d'amener le bateau jusqu'ici. Nous avons été obligés de transiger et de dérouter le Pasteur vers l'autre bout du port où vous devez vous rendre* ».

Nous avons su au cours des mois précédents que certains bateaux avaient pu accoster normalement mais qu'en débarquant les soldats avaient été accueillis par des jets de pierres, des crachats et des insultes y compris ceux qui revenaient blessés, en fauteuil ou sur des civières. Il me semble même me souvenir que des coups leur avaient été assésés.

Comment nous y sommes allés, je ne sais plus. Nous avons beaucoup marché, mais enfin nous voilà dans la partie extrême du port, là où n'arrivent que les cargos. Des carcasses de bateaux y rouillent sans doute depuis des décennies. Tout est sale, gris, triste, au bout du monde. Le silence est total malgré une foule conséquente, figée dans l'attente, qui voit s'avancer le vieux bateau. Qui n'a pas vécu ces moments-là ne peut comprendre je crois.

Le commando CENTAURE : souvenirs de Pierre BOCACCIO (1951-1954)

article publié dans l'écho des rizières n°98 – octobre 2005



Adhérent de l'ANAI depuis 1989, notre ami Pierre BOCACCIO est né à Pusignan le 16/9/1932.

N'ayant pas connu l'opulence pendant son enfance, en cette période troublée de notre histoire, les privations et les enfants de troupe ont forgé son caractère.

Engagé le 16 septembre 1950, le jour de ses 18 ans, au 3^{ème} régiment de Spahis Algériens en garnison à Arenberg en Allemagne, ses qualités sportives et intellectuelles lui permettent d'être rapidement promu maréchal des logis.

Il sert en Indochine entre décembre 1951 et avril 1954 au sein du 5^{ème} Régiment de Spahis Marocains. Affecté au secrétariat du 2^{ème} Bureau, avec pour mission d'assister au maximum à l'interrogatoire des prisonniers et des ralliés pour retrouver, grâce aux renseignements recueillis, l'ordre de bataille des unités vietminh.

Pierre BOCACCIO s'intègre rapidement, montre rapidement des qualités certaines dans le renseignement, et il apprend le Vietnamien. Souhaitant plus d'activité que ce travail de bureaucrate, il obtient de pouvoir effectuer

quelques opérations de renseignement sur le terrain.

Ayant réussi « quelques bricoles », Pierre BOCACCIO participe à la constitution d'un petit commando de cinq hommes, des rebelles ralliés, qui prendra le nom de « Groupe Centaure ». Il en recevra le commandement en février 1953 avec un effectif d'une vingtaine de personnes. Il nous rapporte aujourd'hui quelques-uns de ces épisodes de cette vie peu banale en contact permanent avec ces populations amies ou ennemies dont il a appris à parler parfaitement la langue. Il obtient de beaux résultats, ses hommes l'adoraient.

Adjudant-chef, il quitte l'armée en 1966 après un séjour de 25 mois en Algérie.

A la retraite, il s'investit dans une association destinée à venir en aide aux enfants défavorisés du Vietnam.

Officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, titulaire de la Croix de guerre des TOE avec 3 citations dont une à l'ordre de l'Armée et de la Valeur Militaire avec 3 citations dont 1 à l'ordre de l'Armée.

Souvenirs de Pierre BOCCACCIO

« Affecté au secrétariat du 2^{ème} Bureau, trois ou quatre mois plus tard, j'en savais plus que tout le monde sur le sujet et restais surpris que des renseignements facilement exploitables restent sans suite... » constatait-il avec une certaine amertume.

« Dans la période juillet-août 1953, au cours d'un raid à environ 40 kilomètres en zone viêt et sur renseignement d'un rallié qui nous accompagnait, on a fait sauter un dépôt de munitions estimé à 2 tonnes. Comme la mèche lente n'était pas notre "chargement préféré", l'explosion s'est produite alors que nous étions à peine à 50 mètres. Bonjour les dégâts ! Qu'est-ce qu'on a reçu sur le dos... surtout qu'en plus, on ramenait un obus SK2 et un de S.S.A.T. que l'on ne connaissait pas. Cela se passait à 40 km en zone rebelle, pas vérifié, pas de BRQ... donc pas de citation là encore... Je suis tenté de dire encore une fois : bravo ! »

« Un autre jour, "promenade" sur les bords du Vaico, à la limite du village de Thanh Dien. On arrive à un hameau détaché de Bao Rao où nous constatons que deux enfants étaient déjà morts de la variole. Pour parler : médecin, chef de Province. Qui fournit les vaccins ? Qui pratique la vaccination ? Tout s'arrange... et même les viêt-minh qui laissent la vaccination se faire... Environ quinze jours après, une délégation de la population vient m'inviter pour me « remercier. Quelle hésitation ! J'y va-t'y, j'y va-t'y pas ? Vous ne risquez rien, me disent ces braves

gens... On y va et c'est ainsi que le groupe Centaure a bu et mangé avec des guérilleros de Ninh Dien (dont le centaure Pham Van Kia était issu) et moi, j'ai eu l'honneur de manger la part que la tradition réservait au "Génie Tutélaire" ! Ça vous transforme en un dieu ! »

« Autre promenade, nettement plus au nord, un peu à l'ouest du village de Sa Nghe (10 km NW de Tay Ninh). En pleine brousse, on entend des gémissements et on trouve une femme dont l'épaule était bien abîmée. Un de mes hommes me dit qu'il s'agit de la femme du chef du village de ... (je ne me souviens plus du nom). Bien qu'étant l'épouse d'un responsable viet-minh notoire, je n'ai vu que le côté pacification et, avec d'infinies précautions, nous avons ramené cette femme blessée en voiturette à cheval à l'infirmerie de Tay Ninh. D'où vient-elle ? On ne sait pas. Qui est-elle ? On ne sait pas. Mais elle est blessée par balle... Remarquablement soignée à Tay Ninh puis à Saigon, on l'a vu revenir un bon mois après. Elle m'a remercié puis, sans dire un mot, elle est repartie. »

« Nouvelle délégation du village, invitation avec garantie de bienveillance de la troupe viet-minh du coin. Cette fois, les Centaures et les viet-minh ont bu et mangé dans une paillote, moi dans une autre, n'en menant pas large car, à nouveau, j'ai mangé la part du Génie Tutélaire. Parmi les invités, autour de la table, j'avais reconnu des gens de villages ralliés de San Nghe et même de Trang Sup (village caodaïste). Mais, quand même, deux fois « Génie Tutélaire », ça donne un peu la grosse tête ! »

« Le 5ème R.S.M. était un régiment blindé. Le groupe Centaure est devenu mobile à la suite d'une visite du Général Bondis. « Que désirez-vous que je puisse vous fournir » me dit-il d'un ton très solennel ? Dans un impeccable garde-à-vous et très spontanément, je lui réponds : « Des vélos, mon Général » Et c'est ainsi que 12 vélos rutilants sont arrivés et, avec eux, nous avons plus fait que si ça avait été des chars ! Silencieux, les vélos : ça roule même en dehors des routes et ça va plus vite qu'un viêt-minh à pied. Par contre, même s'ils sont robustes, ils perdent vite de leur superbe peinture et on rapidement l'allure d'un camion chinois : foutu au bout de 6 mois mais roulant encore 20 ans. C'est tellement vrai que, un jour, j'ai eu quinze jours d'arrêts par l'officier du matériel qui a considéré ces vélos comme du matériel militaire de premier choix. C'est vrai qu'il aurait fallu les astiquer avec de la dentelle... celle dont on se sert pour faire la guerre. »

« Dans la région de Tay Ninh, un ancien légionnaire déserteur de la 13° D.B.C.E. sévissait avec le grade de Commandant viet-minh au Bataillon 302. Qui d'autre que le groupe Centaure pouvait récupérer ce salopard ? Ce fut chose faite début 1954 et Mirix - c'était son nom - fut ramené ficelé à Tay Ninh où je l'ai longuement interrogé puis envoyé au 2ème Bureau du Secteur qui l'a transféré au 2ème Bureau de Saigon, lequel l'a, en dernier ressort, remis à la Légion. A l'occasion d'une corvée de bois, il aurait tenté de fuir... (In memoriam !) »

« Des anecdotes ? Je peux en citer de nombreuses mais après avoir côtoyé plusieurs mines plutôt patibulaires qui

les croirait ? Les autorités des anciens combattants contestent même que le Viet-Minh ait miné la maison dans laquelle j'étais... Et puis, ce sont mes souvenirs ! »

« Vers la fin de 1953, après la construction du poste Kheo (carrefour Ben Soi - Sox Ohm) à l'ouest de Tay Ninh, un renseignement sûr nous informe qu'une attaque va être faite par les Viets sur ce nouveau poste qui les gêne. Pour ce faire, une compagnie du bataillon 302 stationne déjà à proximité sud (à 10 ou 12 Km), le reste du bataillon étant toujours un peu au nord du poste en question. Le point faible V.M. dans ce coup est que la compagnie, au sud, doit franchir le Vaico Oriental (rivière qui, à cet endroit, fait de 50 à 60 mètres de large). Cette unité est donc en bordure de la rivière pour traverser à cet endroit que nous connaissions bien et que nous appelions "Ben Tre" (débarcadère bambou) à cause d'un bras d'eau qui rentrait dans les terres entre deux rangées de bambous et où les V.M. cachaient leurs sampans sous les "lue binh" (nénuphars). J'ai donc demandé un soutien d'artillerie pour progresser jusqu'au Vaico et pour occuper les V.M. Tout était calculé : 50 obus séparés en 5 salves de 10 coups, chaque salve séparée de 15 minutes (soit une heure de marche). On démarre. Sous la forêt, la marche est rapide. La première salve passe au-dessus de nos têtes. Boum ! Boum !... La marche continue pendant un quart d'heure. Tout va bien. Nouvelle salve de 10 coups. OK... On continue et, avec le temps prévu, 3ème et 4ème salve de l'obusier... Bien sûr, on s'est rapproché du Vaico et des V.M. et on marche un peu moins gaillardement (dame ! on est 8 et, en face, ils sont 150...) Et on arrive en vue 250 à 300 mètres du Vaico. On entend des cris, des appels... les obus ont dû déranger quelque peu les V.M. mais on n'en voit pas. On s'approche toujours : la 5ème salve arrive alors que nous sommes à 150 mètres de Ben Tre. Boum !... Boum !... On voit les coups arriver. Soudain, Pfut ! Pfut ! Pfut !... Un obus tombe à une quarantaine de mètres derrière nous. Quelques secondes après, un autre juste à notre droite... misère ! Ça change tout !... Victor Hugo a écrit pour la Grande Armée : "La victoire changea de camp, le combat changea d'âme..." Eh bien, ce fut pareil pour nous. On a dû se dévoiler un peu et, au lieu de les surprendre, nous avons été poursuivis par les quelques V.M. qui étaient de ce côté du fleuve et nous étions à découvert !... Enfin, on a réussi à s'en tirer ! On rentre à Tay Ninh et je vais voir le sous-lieutenant Issner, chef de pièce de l'obusier M8, et je lui raconte mon histoire, ma frousse et ma déception. Pour ce tir, il était assisté des brigadiers chefs Kel et Vrillet; il les a appelés. On est allé dans la tourelle du M8 et, dans un container, on a trouvé des sachets de poudre, ce qui signifiait que les quatre derniers obus n'avaient pas été tirés à charge 4 mais à charge 3, ce qui a fait toute la différence (les coups étaient plus courts de 300 à 500 mètres). Souvent, maintenant que la cuisine se fait par sachets (riz, purée, soupe, etc..) je repense à ces quatre sachets de poudre non lyophilisée qui ont failli être bougrement indigestes ! »

Pierre BOCACCIO est décédé à Lyon, le 27/10/2013.

Opérations dans les grottes de TRAÏ SON

1950-1951



Article transmis par **Patrick ROLLAND**, membre de l'ANAI, et obtenu de son ami **Patrick LAPALU**, fils de l'auteur.

Ces quelques souvenirs d'opérations au Tonkin en 1950 sont tirés des souvenirs du Lieutenant Pierre LAPALU lors de son premier séjour en Indochine, du 29 juin 1949 au 5 septembre 1951.

Pierre LAPALU a été nommé lieutenant le 1^{er} octobre 1949.

Cet officier servait alors au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, le R.I.C.M., régiment le plus décoré de l'armée française qui dispose alors de blindés légers: Sherman et Chaffee.

Ci contre : le Lieutenant Pierre LAPALU, en août 1949, promotion de Saint-Cyr « Nouveau Bahut » (1945-1947)

De temps en temps, avec l'appui d'éléments du 7^e escadron, nous faisons une incursion dans quelques coins de l'ensemble calcaire de TRAÏ SON.



Nous n'avions pas les moyens, bien entendu, de traiter le massif principal et nous nous contentions de blocs annexes qui parsemaient les alentours. Ces sites étaient truffés de grottes difficiles d'accès et encore plus de pénétration.

Un dédale de couloirs s'enfonçait dans l'obscurité complète au plus profond de ces masses, creusées et ravinées par les eaux. Après avoir cheminé ainsi à l'aveuglette, on pouvait se retrouver au-dessus de l'entrée sans l'avoir remarquée. Un Viet ainsi placé pouvait prendre à revers quiconque pénétrait dans la grotte et lui tirer dans le dos. Un coup de feu résonnait tellement qu'il était impossible de savoir d'où il venait. Il était donc impératif d'y pénétrer avec précaution en se couvrant les uns les autres, et de chercher avec minutie, sur un sol argileux et humide, les traces des pas des occupants qui se déplaçaient le plus souvent pieds nus.



Au cours de l'une de ces opérations, je devais rejoindre dans la matinée l'escadron installé dans la nuit autour d'un de ces blocs calcaires, avec ma jeep et mon fichier regroupant les informations recueillies lors des contrôles d'identité des habitants d'un secteur et permettant de détecter ensuite, par recoupements, les activités secrètes du Viet-Minh avec l'aide de sous-officiers compétents, des lieutenants se chargeaient à tour de rôle du renseignement

**Légende :
de juillet à octobre 1950,
la difficile exploration
des grottes de TRAÏ SON
où les viets se sont
retranchés.**

à partir du fameux fichier ; grâce à ces fiches les Français ont réussi à démanteler de nombreux réseaux clandestins communistes dans le delta du Fleuve Rouge.

La digue étroite que j'empruntais était juste assez large pour mon véhicule. Elle contournait un premier bloc de rochers à quelque distance de celui que nous encerclions. Le soldat AUBREY conduisait et j'étais à ses côtés. Derrière avaient pris place le sergent LEPLAT et l'un de nos métis interprètes. Nous roulions au pied de ce bloc lorsque LEPLAT me montra du doigt un Viet qui courait en grim pant sur

les rochers. Je fis stopper et nous descendîmes de la jeep. LEPLAT se mit la poursuite du Viet mais celui-ci avait trop d'avance et lorsqu'il se trouva à mi-hauteur, il était évident que LEPLAT ne pourrait le rejoindre. Je lui criais donc de revenir mais cet animal s'entêta et s'engagea sur les rochers. Ce que je craignais ne tarda pas : le Viet disparut dans un trou et la crête se garnit de ses camarades accourus pour le couvrir. Ils ne tardèrent pas à ouvrir le feu sur nous.

LEPLAT avait enfin compris et regagna la jeep au grand galop. Nous ripostâmes pour couvrir son repli et j'intimais l'ordre à AUBREY de démarrer sans attendre afin de mettre le véhicule à l'abri en profitant d'une saillie rocheuse, toute proche, que la route contournait. Je m'aperçus, hélas, qu'il n'était pas capable de se maîtriser sous le feu. Il perdit les pédales au sens propre du mot. Or les Viets venaient de mettre en action un fusil-mitrailleur et nous n'avions plus de temps à perdre. L'affaire risquait de mal tourner. Je saisis AUBREY par le bras et je l'éjectais de la jeep sans ménagement puis je m'installais au volant. Je venais juste de démarrer quand une rafale piqueta la route juste à l'endroit que je venais de quitter. Les yeux fixés sur la digue car ce n'était pas le moment d'en sortir et de tomber dans la rizière, je négociais enfin le virage qui me mettait à l'abri des coups. Les trois autres avaient suivi en courant sur le bas-côté et me rejoignirent sans avoir été touchés.

Le lieutenant GOREZ, qui commandait le 8^{ème} escadron du Groupe d'Escadron de Marche, avait entendu le bruit de la fusillade et je le rencontrai bientôt qui "marchait au canon". Nous décidâmes de nous occuper de ce bloc plutôt que de l'autre, encerclé pendant la nuit, car nous étions certains que celui-ci était occupé. Nous commençâmes par effectuer un tir de mortier puis prudemment nous en avons entrepris l'escalade et la fouille. Des traces de sang nous indiquèrent que notre tir avait payé.

Nous n'avons pas réussi à faire de prisonniers mais nous avons récolté tout de même un abondant butin car les Viets n'avaient pas eu le temps de démanteler ou de camoufler leur matériel. Nous avons découvert des silos de paddy, du riz non décortiqué. Ils étaient aménagés dans des grottes en forme de cheminée. Le paddy était isolé des parois rocheuses et humides par des ké-phen, sorte de nattes en bambou tressé. En bas, le silo était fermé par un plancher de bois avec une trappe pour laisser couler le paddy à volonté. Le remplissage se faisait par le haut. Le tout était astucieusement conçu et fort

bien réalisé. Il n'était pas possible de récupérer et d'emporter ces tonnes de paddy. Il fallut se résoudre à les détruire. Ne pouvant les brûler, nous les avons arrosés abondamment d'eau de la rizière. Le paddy allait rapidement germer et devenir insomnable.

Au cours d'une semblable opération, mon peloton participait à l'encercllement d'un bloc de rochers et s'étalait sur une assez grande distance. Installés sur une diguette, mes tirailleurs avaient construit de petits abris en paille au-dessus de leur emplacement de combat pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil. Bien entendu, nous marquions ainsi les endroits tenus. Les Viets ne pouvaient manquer de les noter. La nuit venue, je fis laisser en place ces sortes de paillotes mais je déplaçais les hommes pour les installer dans les intervalles. Comme je l'espérais, les Viets tentèrent d'échapper à l'encercllement en passant entre les emplacements qu'ils avaient repérés. Un de leurs éléments tomba sur mon adjoint, COMITI, à son poste de nuit avec ses tirailleurs. Les deux viets de tête furent abattus et quelques-uns de ceux qui les suivaient et essayaient de s'enfuir dans la rizière furent capturés. Grâce aux renseignements qu'ils nous donnèrent, nous découvrîmes une grotte contenant d'intéressants documents.

Les responsables étaient généralement plus bavards que les lampistes

Au cours de ces activités, nous avons mis la main, en fin d'après-midi, sur un personnage important : le chef de district Viet du THUY NGUYEN. Assez fier et conscient de son rang, il était vêtu de façon plus recherchée que ses administrés : pantalon de toile et non de cu-nao, gros pull-over bordeaux à col roulé et chaussures basses. Il nous donna son titre d'emblée pour bien montrer qu'il avait droit à quelques égards. Il confirma son identité par sa signature dont nous possédions déjà des exemplaires. Il ne se fit pas prier pour parler. Les responsables étaient généralement plus bavards que les lampistes qui, eux, se refusaient à dire un seul mot. Plus intelligents et plus instruits, les chefs, qui parlaient tous le français à la perfection, se considéraient du même niveau que les officiers qui les interrogeaient. Ils croyaient inutiles de nier ce que visiblement nous savions. Mais ils en disaient souvent bien plus car ils ne savaient pas exactement ce que nous ignorions. Nous fîmes venir d'urgence des représentants du 2^{ème} bureau pour nous aider à dépouiller la montagne de documents, quatre sacs marins, que nous avons trouvés avec ce monsieur. Il y avait en outre deux machines à écrire portatives,

une Japy qui remplaça celle du bureau, et une Hermès Baby, toute neuve, que je gardais pour moi.

Parmi les archives récupérées, nous avons trouvé, entre autres, les feuilles d'émargement de la compagnie régulière Viet locale, la compagnie LE LOÏ, nom d'un héros vietnamien qui lutta contre les Chinois pour l'indépendance de son pays, quelques siècles auparavant. Elles donnaient des détails très instructifs comme le nom, le surnom, l'âge et la fonction de chacun des hommes de cette unité, avec le montant de leur solde, rigoureusement identique pour tous, du capitaine au dernier des soldats. Principe égalitaire bien connu des régimes communistes qui ne réservent aux chefs que des avantages en nature. Un autre document se révéla encore plus précieux : la liste des membres du Parti. Très complète, elle comportait, outre les indications précédentes, la filiation des intéressés, leur signature, leur lieu de naissance, leur rôle, leur couverture et quelques autres renseignements. Le 2^{ème} bureau les emporta mais m'en laissa une copie. Grâce à elle, nous pûmes aisément découvrir dans la masse anonyme des nha-qués rassemblés au cours de nos opérations de contrôle, ceux qui étaient les vrais meneurs, les vrais chefs et achever ainsi le démantèlement de l'organisation Viet dans le secteur ce qui contribua beaucoup au progrès de la pacification.

Nous entassâmes, à l'entrée de la grotte, du bois et de la paille ...

L'opération « ZOE » sur un calcaire situé au nord de PHI LIET, au-delà de la rivière SONG DA BACH, près des villages de CHI LINH et de DON SON, nous contraignit à utiliser des explosifs pour démolir les rochers et à enfumer une grotte. Le lieutenant BLANCHE, commandant le 7^{ème} escadron du GEM/RICM, avait décidé de faire un raid sur ce piton et les villages des alentours avec nos deux escadrons. Comme d'habitude, nous n'avions rien trouvé lorsque les Viets commirent une faute : ils tuèrent d'une balle dans le dos un tirailleur du 7^{ème} escadron au moment où il pénétrait dans une grotte et s'emparèrent de son PM. BLANCHE se serait probablement consolé de la mort d'un de ses hommes mais il n'accepta pas la perte d'une arme. Cette mentalité reflétait la différence entre la guérilla et la guerre tout court : l'armement y est plus précieux que la vie des hommes. Il résolut de retrouver l'arme coûte que coûte et mit le siège autour du piton calcaire, assez petit pour pouvoir être encerclé. Pour bien montrer notre détermination, nous fîmes construire par les habitants des villages voisins une haie de bambou

tout autour. Chaque jour nous entreprîmes la fouille des différentes grottes découvertes à tous les niveaux de ce gigantesque gruyère. Voyant l'insuccès de nos efforts, BLANCHE fit venir des explosifs et une section du génie pour les mettre en œuvre. Lorsque la fouille n'était plus possible ou devenait trop dangereuse, une caisse ou deux de T.N.T. faisaient dégringoler des tonnes de rochers, découvrant ainsi de nouvelles grottes ou fermant des galeries qui s'enfonçaient dans l'inconnu et les ténèbres.

Soumis à ce régime pendant deux ou trois jours, quelques Viets finirent par tenter une sortie et furent capturés, sans armes malheureusement. L'un d'eux révéla l'entrée de la grotte dans laquelle ses camarades s'étaient réfugiés. Par son intermédiaire, nous prîmes contact avec eux en les sommant de se rendre puisque désormais nous savions où ils étaient. Ils refusèrent. Une dernière sommation fut faite le lendemain matin en ajoutant que, faute de réponse positive, nous les enfumerions. Ils refusèrent encore et nous entassâmes, à l'entrée de la grotte, du bois et de la paille que nous incendiâmes. Le feu fut alimenté toute la matinée. On voyait de la fumée sortir d'un peu partout par les diverses cheminées d'aération de la grotte. Vers midi, BLANCHE estima que cela suffisait et on dégagea l'entrée après avoir éteint le foyer. Les parois rocheuses étaient trop brûlantes pour que nous puissions pénétrer immédiatement. Lorsque la fouille fut possible, nous découvrîmes que tous les occupants, une centaine environ, étaient morts asphyxiés. Parmi eux, il y avait des hommes et même des femmes que les journalistes auraient qualifiés de civils. Mais dans ce genre de guerre, cette distinction n'est malheureusement pas valable. Un paisible paysan se transforme en guérillero en ramassant son fusil caché à ses pieds dans la rizière et une faible femme peut parfaitement poignarder un soldat sans sourciller.

On récupéra plusieurs fusils, des munitions, des grenades et une foule d'autres choses, dont d'importants documents, mais le P.M. perdu qui était à l'origine de cette hécatombe demeura introuvable.

Une démonstration tactique dont nous étions les spectateurs

Lors des opérations décidées par le commandement et qui mettaient en jeu des unités de plusieurs régiments, nous ne faisons souvent que de la figuration, ce qui nous mettait en fureur. Nous étions chargés de boucler telle zone ou de ratisser telle

autre.

Pendant ce temps, les légionnaires du 5^{ème} R.E.I. montaient à l'assaut des calcaires du TRAÏ SON. Ils s'avançaient lentement, comme il convenait, en ordre parfait et largement déployés, section après section, compagnie après compagnie, selon les règles de l'art. On aurait cru à une démonstration tactique dont nous étions les spectateurs. Ce que nous avions sous les yeux nous semblait rigide et conventionnel par comparaison avec la fluidité de nos troupes indigène, en majorité des Nungs ou Nhungs (groupe ethnique du nord du Tonkin, vivant principalement dans les régions de CAO BANG et LANG SON), nous en restions ébahis. Un jour, devant moi, un capitaine de Légion, assis sur une colline dominant la zone d'action, regardait à la jumelle ses vaillantes troupes progresser et il disait : "Voyez, Untel, comme il grimpe bien ! Inscrivez-le donc pour une citation" ou, sur le même ton : "Ah ! Cette section entre dans une grotte, n'oubliez pas de proposer son chef, le lieutenant ou l'adjudant X... ". Nous n'imaginions pas qu'on puisse décerner des croix de guerre T.O.E pour des motifs aussi dérisoires. J'avais déjà reçu une citation, très modestement citée à l'ordre du régiment, mais j'avais tout de même récupéré quelques armes et mené quelques combats. S'il avait fallu citer tous ceux qui avaient grimpé sur les rochers calcaires ou pénétré dans une grotte, les hommes de nos deux escadrons au-

raient dû être presque tous proposés. Cette "bananite" (course aux décorations) qui commençait seulement et touchait également les régiments de parachutistes, finit par nous convaincre que si ne voulions pas laisser nos sous-officiers et nos hommes revenir en France la poitrine vierge après vingt-sept mois de séjour, de dangers et d'opérations, nous devions réviser nos critères.

Un autre jour, nous apprîmes fortuitement, car nous n'en avions pas été informés officiellement, qu'une vaste opération devait se dérouler au sud du fleuve CUA-CAM, en bordure de notre secteur. Puisque nous avons pu l'apprendre, il n'était pas difficile d'en conclure que les Viets aussi étaient au courant. Par conséquent, nous pensions qu'ils allaient se mettre à l'abri en franchissant le fleuve pour se réfugier de notre côté. La nuit précédant le démarrage de cette opération, nous avons donc installé, un peu en retrait, le long du CUA-CAM, un dispositif pour accueillir les Viets après leur traversée. La pêche fut fructueuse. Ils ne s'attendaient pas à trouver des troupes de l'autre côté puisque l'ordre d'opération ne les mentionnait pas. Notre succès fut au moins égal à celui des forces opérationnelles qui crapahutèrent toute la journée, mais nous, nous l'obtînmes sans fatigue, hormis la marche de nuit.

Crédit photo : Cr. Archives Pierre Lapalu



Légende : « Les rochers de TRAÏ SON , percés de mille grottes, servent de refuge aux V-M. Nous avons récupéré, entre le 5 et le 16 juillet 1950, 2 F.M., 30 fusils et 1 mortier...»

Insignes militaires d'Indochine - 5ème partie

1. Insignes de la Légion étrangère en Indochine



1^{er} bataillon de Marche
de la Légion Etrangère



13^{ème} D.B.L.E. (voir pages 14 à 17)



5^{ème} Régiment Etranger d'Infanterie



Compagnie de Passage de la Légion
Etrangère en extrême orient

2. Insignes militaires divers d'Indochine



*Base Opérationnelle du Tonkin
(B.O.T.K.)*

Devise : « Sans trêve pour tous »



*Groupe Mobile n°8 en extrême Orient
G.M. 8*



*Dépôt des Isolés Métropolitains
de Marseille*



*Dépôt des Troupes Aéroportées
Devise : « Quand même »*

La 13^{ème} Demi Brigade de Légion Etrangère (13^{ème} DBLE) 2ème guerre mondiale et Indochine

**Devise « More Majorum »
(À la manière de nos anciens !)**

La 13^{ème} demi-brigade de Légion étrangère est créée le 1^{er} mars 1940, dans le cadre du corps expéditionnaire franco-britannique destiné à intervenir en Finlande.

NARVIK et la 2^{nde} guerre mondiale

Sa première dénomination est 13^{ème} demi-brigade de marche des volontaires de la Légion étrangère (13^{ème} D.B.M.L.E.). N.B. : **L'appellation « demi-brigade » est conservée depuis et c'est le seul régiment de l'armée française qui conserve, à ce jour, cette appellation.**

À partir du 13 mai 1940, elle livre ses premiers combats en Norvège au sein des troupes du général Béthouart où elle s'empare de Bjervik puis de Narvik ; **l'opération est un succès.**

Il s'agit de la première victoire militaire des forces alliées au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Toutefois, cette victoire fut de courte durée car les Alliés durent rapidement se retirer et laisser le champ libre aux forces du Troisième Reich à cause des événements de la bataille de France. La 13^{ème} DBLE est rapatriée sur le territoire national. Les pertes en Norvège sont de 8 officiers et de 93 légionnaires.

Le 4 juin 1940, la 13^{ème} DBLE débarque en Bretagne, en vue de constituer l'ossature d'un réduit breton à la mi-juin. Toutefois, devant l'avancée allemande, elle est prise dans la tourmente de la débâcle.

Le 21 juin, les rescapés de la demi-brigade réussissent à embarquer et à rejoindre l'Écosse. Ces troupes, qui n'ont pas entendu l'appel du 18 Juin, retrouvent d'autres unités du Corps expéditionnaire de Norvège dans la région de Trentham. Certains n'entendent parler de l'appel du 18 Juin que les jours suivants, dans la presse britannique ou par oui-dire. Adhérant à cet appel, le capitaine Pierre Kœnig adjoint du lieutenant-colonel Raoul Magrin-Vernerey, convainc celui-ci de se rendre à Londres, où ils ont un entretien avec le général De Gaulle. Magrin-Vernerey y rencontre le général Antoine Bé-

thouart, chef du Corps expéditionnaire français en Scandinavie qui lui permet de rencontrer ses hommes au camp de Trentham Park, le soir du 30 juin.

Le 1^{er} juillet 1940, sur 1 619 légionnaires présents le 28 juin, un peu moins de 900 rallie la France libre, les autres rejoignent le Maroc sous le commandement du général Béthouart. Le 4 novembre 1940, la demi-brigade du Maroc est dissoute ce qui permet aux troupes restées en Angleterre de prendre le nom de 13e Demi-Brigade de Légion étrangère (13^{ème} DBLE).

Rejoignant ensuite le camp d'Aldershot, où sont regroupées les Forces françaises libres, la 14^e DBLE participe au défilé du 14 juillet 1940 à Londres. L'unité des Forces françaises libres prend temporairement, entre le 1^{er} juillet et le 2 novembre 1940, le nom de 14^e demi-brigade de Légion étrangère. Elle est alors forte de 25 officiers, 102 sous-officiers et 702 militaires du rang.

Fin septembre 1940, l'unité participe à l'opération « Menace » contre Dakar. À la suite de l'échec du débarquement au Sénégal, elle finit par débarquer, sous le commandement du lieutenant-colonel Cazaud, en Afrique Équatoriale française pour participer, en novembre 1940, à la campagne du Gabon et au ralliement de la région à la France libre, sous le commandement du général de Larminat.

Elle prend alors la dénomination définitive de 13^e DBLE et, au sein de la Brigade française d'Orient, contourne l'Afrique et débarque à Port Soudan, le 12 février 1941, pour participer aux combats en Érythrée contre l'armée italienne. La brigade se distingue lors de la bataille de Keren, le 27 mars 1941, puis de Massaoua le 8 avril 1941.

Au cours du mois de mai suivant, l'unité rejoint la Palestine et le camp de Qastina en vue de participer à la Campagne de Syrie. La demi-brigade entre en Syrie le 8 juin et après de durs combats, elle entre à Damas le 21 juin.

Le 6 septembre 1941, le lieutenant-colonel prince Dimitri Zedginidze Amilakvari prend le commandement de l'unité.

En décembre, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons partent pour l'Afrique du Nord où l'unité, au sein de la Brigade Koenig, fait face aux forces de l'Afrika Korps. Le 27 mai 1942 à Bir-Hakeim, le 2^{ème} bataillon repousse l'attaque de plus de 70 chars de la division Ariete, en détruisant 35. Le bataillon reçoit une citation à l'ordre de l'armée. Le 27 mai 1942 à Bir-Hakeim, le 2^{ème} bataillon repousse l'attaque de plus de 70 chars de la division Ariete, en détruisant 35. Le bataillon reçoit une citation à l'ordre de l'armée.

De mai à juin 1942, une partie de l'unité se couvre de gloire à la bataille de Bir-Hakeim.

Ce sera l'occasion pour **Pierre Messmer, capitaine commandant de compagnie**, d'écrire plus tard, un livre : « La patrouille perdue ». Puis la "13" prend part à la seconde bataille d'El Alamein.

Début 1943, lors de la mise sur pied de la 1^{ère} DFL, la 13^{ème} DBLE disparaît en tant que corps de troupe et ses trois unités (le 1^{er} BLE, 2^{ème} BLE et la compagnie antichars) sont incorporées dans la 1^{ère} brigade de la division.

Elle combat ensuite au sein du Corps expéditionnaire français en Italie puis débarque en Provence dans le cadre de l'opération Dragoon, mi-août 1944. La demi-brigade prend part à la libération de la France au sein de la 1^{ère} Armée française, notamment au cours de la Bataille des Vosges. En octobre 1944, plus particulièrement, le bataillon de résistants Ukrainiens BUK, œuvrant au sein de la Résistance de Haute-Saône, est incorporé comme unité indépendante à la demi-brigade. Une telle incorporation est unique dans l'histoire de cette unité.

Le 6 avril 1945, l'unité se voit attribuer la Croix de la Libération.

Guerre d'Indochine

Désignée pour faire partie du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient, la 13^{ème} DBLE débarque du SS Ormonde, le 6 février 1946 à Saïgon, et s'installe au nord de la ville, dans le triangle Gia Dinh - Thu Duc - Hoc Mon.

Les opérations commencent, avec le 19 juin 1946, le premier combat à Mat Cat (Cochinchine). La 13^{ème} DBLE est engagée des frontières du Siam jusqu'à Tourane, en passant par la plaine des Joncs. Ses bataillons sont éparpillés.

- Le 1^{er} bataillon au Cambodge poursuit les Khmers issarak. Ceux-ci se réfugient au Siam.

- Le 2^{ème} bataillon au Centre An-nam défend Tourane, dégage Hué et installe une

série de postes autour de Quang Nam.

- Le 3^e bataillon affronte les durs combats de Cochinchine où les embuscades quotidiennes alternent avec des actions de force.

La 13^e DBLE participe aux opérations « Vega », « Dragon II et III », « Geneviève », « Jonquille », « Canigou »... Souvent, les adversaires y laissent de nombreux combattants, comme à Largauze le 26 mars 1949.

En 1950, la 13^{ème} DBLE, rassemblée en Cochinchine, reçoit en renfort un 4^{ème} bataillon. Elle est désignée pour se joindre aux unités ayant pour mission de nettoyer la plaine des Joncs, la « plaine maudite ».

Le rythme des opérations s'accroît avec le début de la saison sèche : « Potager », « Normandie », « Ramadan », « Trois Provinces », « Tulipes », « Ulysse 3 », « Neptune », « Revanche ». Après cette opération, la 13^{ème} DBLE est à nouveau scindée. Trois bataillons restent en Cochinchine où ils participent à différentes opérations : « Araba », « Mandarine », « Pamplemousse », « Caïman »...

Le 31 janvier 1953, le 4^{ème} bataillon est dissous et le 3^{ème} bataillon se transforme en bataillon itinérant : il se retrouve au Tonkin, puis à Hué, à Na Sam, Xoang Xa, à Than Hoa, dans une série de durs combats.

Histoires vécues

- Le 29 septembre 1946, l'interprète vietnamien du poste de Trunq Chan mélange du datura aux aliments : 47 légionnaires sont dans le coma mais huit autres ont heureusement préféré prendre une douche avant le repas. Voyant l'état de leurs camarades, ils demandent des secours et préviennent ainsi l'attaque.

- Un an plus tard, le 19 août 1947, encore une séance d'empoisonnement collectif au poste de Ben Muong. Forts de l'expérience précédente, les ennemis coupent les fils du téléphone et mettent le datura dans le café. Mais un sergent et quatre légionnaires n'ont pas eu le temps d'en boire lorsque l'attaque se déclenche. L'un d'eux traverse inaperçu les lignes ennemies tandis que les autres tiennent tête aux 150 assaillants, pas trop mordants, il est vrai, car ils sont convaincus qu'ils n'ont qu'à attendre pour vaincre sans pertes. Quelques heures plus tard, les renforts arrivent et les attaquants deviennent assiégés.

- Le 24 avril 1947, la sentinelle du poste « Franchini » voit arriver un groupe de soldats français poussant

devant eux un prisonnier ligoté. La sentinelle les laisse pénétrer dans le poste, mais à l'intérieur, sur un signe du soi-disant prisonnier, ils ouvrent le feu, tuant les sept légionnaires et quatre partisans de la garnison.

- En avril 1948, un agent du Việt Minh qui propose aux légionnaires des briquets est arrêté. Le prix est très intéressant mais il s'agit d'un piège : le coton est remplacé par du fulmi-coton destiné à exploser à la première étincelle. Mais les briquets sont vendus sans pierre, le vendeur déclare les avoirs épuisés et quand un légionnaire en sort une de sa poche pour essayer, le vendeur tente de s'enfuir.

- À Cau Xang, neuf légionnaires défendent la tour de garde, jusqu'à la mort.

- Le 23 août 1947, la compagnie d'intervention du 3^{ème} bataillon est surprise par un ennemi supérieur en nombre. Les légionnaires forment le carré et repoussent tous les assauts en chantant le « Boudin ». Lorsque la colonne de secours arrive, le poste déplore un tué et quatre blessés mais l'ennemi se retire avec trois charrettes pleines de morts ou de blessés.

- Le 1^{er} mars 1948, un convoi de permissionnaires et de civils escortés emprunte la route de Saïgon à Dalat et tombe dans une embuscade. Le lieutenant-colonel de Sairigné, chef de corps de la 13^{ème} DBLE fait partie des premiers tués. Les adversaires s'emparent de 134 civils pour servir de boucliers. La poursuite n'aboutit qu'à la récupération d'une partie des otages que l'ennemi est contraint d'abandonner.

Combats

Le 13 juin 1947, la 13^e DBLE est attaquée à Ca Mau par 700 combattants.

À Cau Xang, neuf légionnaires défendent la tour de garde, jusqu'à la mort.

Le 23 août 1947, la compagnie d'intervention du 3^{ème} bataillon est surprise par un ennemi supérieur en nombre. Les légionnaires forment le carré et repoussent tous les assauts en chantant le « Boudin ». Lorsque la colonne de secours arrive, le poste déplore un tué et quatre blessés mais l'ennemi se retire avec trois charrettes pleines de morts ou de blessés.

Le 1^{er} mars 1948, un convoi de permissionnaires et de civils escortés emprunte la route de Saïgon à Dalat et tombe dans une embuscade. Le lieutenant-colonel de Sairigné, chef de corps de

la 13^{ème} DBLE fait partie des premiers tués. Les adversaires s'emparent de 134 civils pour servir de boucliers. La poursuite n'aboutit qu'à la récupération d'une partie des otages que l'ennemi est contraint d'abandonner.

Điện Biên Phủ

Fin 1953, la 13^{ème} DBLE se rassemble au Tonkin, le 2^{ème} bataillon dans le Delta, les 1^{er} et 3^{ème} sont à la bataille de Điện Biên Phủ où ils tiennent respectivement « Claudine » et « Béatrice ».

Au soir du 13 mars 1954, après cinq assauts, « Béatrice » est submergée. Le 3^{ème} bataillon est anéanti et avec lui le lieutenant-colonel Gaucher, son chef de corps. Les survivants représentent à peine l'effectif d'une compagnie n'ont pas été reconstitués en bataillon à la base arrière, faute de temps. Le 7 mai, tout est fini.

Le camp de Diên Biên Phu est submergé et le 1^{er} bataillon disparaît à son tour. Les fanions de ses unités sont détruits dans les dernières minutes. Seuls quelques fragments de celui de la 2^{ème} compagnie pourront être rapportés à Sidi bel-Abbès par des légionnaires qui se le sont partagé avant de tomber aux mains de l'ennemi. La guerre est finie.

La 13^{ème} DBLE déplore la mise hors de combat de 80 officiers, 307 sous-officiers, 2 334 légionnaires.

Drapeau



Le drapeau fait l'objet des citations et des décorations suivantes :

- la Croix de la libération;
- 4 citations à l'ordre de l'armée avec attribution de la Croix de guerre 1939-1945;
- 4 citations à l'ordre de l'armée avec attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs;
- Médaille de la Résistance française avec rosette ;

Dans les plis du drapeau, sont brodées en lettres d'or les batailles suivantes :

CAMERONE 1863

BJERVIK-NARVIK 1940

KEREN MASSAOUA 1941

BIR HAKEIM 1942

EL ALAMEIN 1942

ROME 1944

COLMAR 1945

AUTHION 1945

INDOCHINE 1945-1954

AFN 1955-1962

Personnalités

ayant servi au sein de la 13^{ème} DBLE

Général Marie-Pierre Kœnig, capitaine à la 13^{ème} DBLE au début de la Seconde Guerre mondiale, a été élevé à la dignité de Maréchal de France à titre posthume en 1984.

Pierre Messmer, capitaine au début de la Seconde Guerre mondiale intègre la 13^{ème} DBLE et participe aux combats en Érythrée, en Syrie, à Bir Hakeim et en Tunisie en 1943. Premier ministre, ministre de la défense, académicien...

Jacques Pâris de Bollardière, affecté en février 1940 à la 13^{ème} DBLE où il reçoit ses galons de capitaine, prend part à l'opération de Narvik en Norvège à la tête de sa compagnie. De retour à Brest avec son unité, le 13 juin 1940, il parvient en Angleterre et s'engage dans les Forces françaises libres et est affecté à la 13^e DBLE.

Décorations et insignes de la 13^{ème} DBLE



Croix de la Libération



Croix de Guerre 39-45



Croix de Guerre des T.O.E.



Insigne de béret de la 13^e DBLE

Voyage 2001 de Benjamin dans les pays de l'ex-Indochine : LAOS, mars / avril 2001 - 8 -

Là-bas, j'ai croisé des gens que j'avais vus à Vientiane (ceux qui font le tour du monde) enfin, seulement elle ; lui est apparemment bien malade. Quelque chose qu'il traîne depuis l'Afrique déjà. Elle n'est pas super en forme non plus... On a bu le jus ensemble. Elle est adorable ; j'ai beaucoup d'admiration pour eux. Ils ont tout vendu : maison, voiture etc. pour faire le tour du monde en 4 ans...

En début d'après-midi, je me suis pointé dans la rue principale où avait lieu la « parade » du nouvel an, avec en tête de cortège miss Laos élue quelques jours avant.



Puis j'ai retrouvé César et Cathia. César a fait un sale coup au laotien hier soir ; il s'est bien givé d'opium et s'est barré... Je m'en doutais bien ! On s'est encore bien fait tremper aujourd'hui, mais c'est trop drôle ! J'ai aussi rencontré une anglaise très sympa. Ce soir, j'ai mangé avec César et Cathia. Ensuite, j'ai rejoint l'anglaise dans le bar à côté de ma guest house ; elle était avec des irlandais. On a carburé au « lao-lao » (alcool de riz... très fort !) Soirée géniale mais je suis rentré vraiment bourré... J'en ai pris une belle !

15/04 Réveil dur dur ! Un mal de tronche incroyable... dans la nuit, j'ai gerbé dans mes sandales à côté de mon lit... Pas terrible comme réveil ! Donc, nettoyage puis départ à 9h30 pour l'aéroport. Un mec de la guest house m'y a emmené pour quelques dollars. Après une demi-heure de vol, arrivée à Vientiane où j'ai pris un taxi pour me rendre à la guest house qui m'avait gardé ma chambre et mes affaires. Je me suis reposé car je n'étais vraiment pas en forme en arrivant... Il fait vraiment trop chaud, c'est quasi intenable... Dans ma rue, le goudron fond ! Mes roues sont imprégnées !! Je m'en fous plein les mains et c'est très désagréable !

16/04 Aujourd'hui, je suis allé à la banque mais tout

est fermé, cause : Pi Maï (jour de l'an). Putain, ça dure longtemps chez eux ! J'ai quand même pu me faire dépanner 50 dollars dans un bureau de change à côté... Heureusement, car je n'avais plus rien en poche ; peut-être l'équivalent de 3 francs... Puis j'ai fait un petit tour. Je me suis aussi reposé un peu ; la chaleur me tue ! Et aussi la nuit dernière, dans la chambre d'à côté, un couple de laotiens a baisé toute la nuit... Vu l'épaisseur des cloisons, je n'ai pas trop dormi. Ce soir, en rentrant, j'ai tchatché avec 2 françaises de ma guest house...

17/04 Je suis retourné à la banque et j'ai pu avoir de l'argent. Ensuite, je suis retourné à ma guest où j'ai vu Stéphanie, une des 2 françaises. Elle part aussi pour Bangkok ; alors on est allé prendre notre billet de train ensemble. Elle part demain, moi après-demain car je voudrais poster mon colis demain... On est ensuite allé au marché où on a flâné et acheté quelques babioles...

18/04 Je me suis pointé à la poste avec mon colis mais ils ne prenaient que les lettres ; encore à cause de ce jour de l'an qui n'en finit pas... Il faut que j'y retourne demain. En rentrant à ma guest, j'ai croisé Stéphanie et on est allé se balader le long du Mékong. Putain, y fait vraiment trop chaud ! 41° encore ! C'est écrasant...

19/04 Je suis allé de bonne heure à la poste et j'ai enfin pu poster mon colis. Comme la poste est en face du morning market, je suis allé prendre mon p'tit déjeuner là-bas puis j'y ai flâné. Il fait 42° ; je ne sais pas comment je fais pour bouger, je me surprends moi-même... J'ai toujours 2 bouteilles d'eau dans mon sac et je mets un Krama (écharpe Khmère) sur la tête et c'est parti ! Dans l'après-midi, je suis allé me balader au bord du Mékong et, ce soir, j'ai mangé une bonne côte de porc au steak house. En rentrant, en face de ma guest, y'avait des jeunes laotiens qui écoutaient de la musique bien rock en sirotant quelques bières ; je me suis arrêté et ils m'ont proposé de boire un coup avec eux... C'était très sympa.

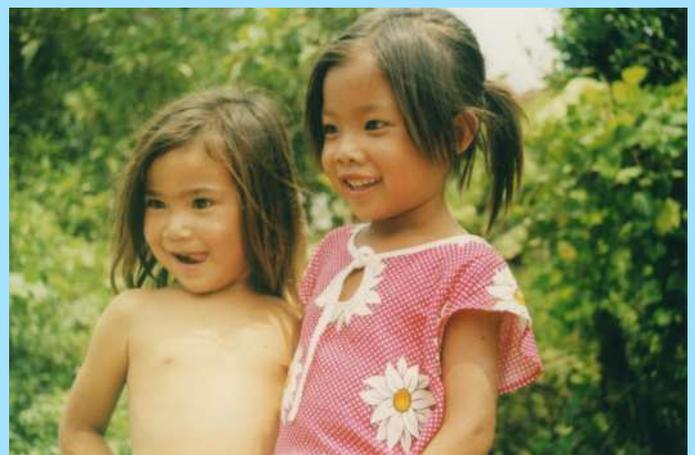
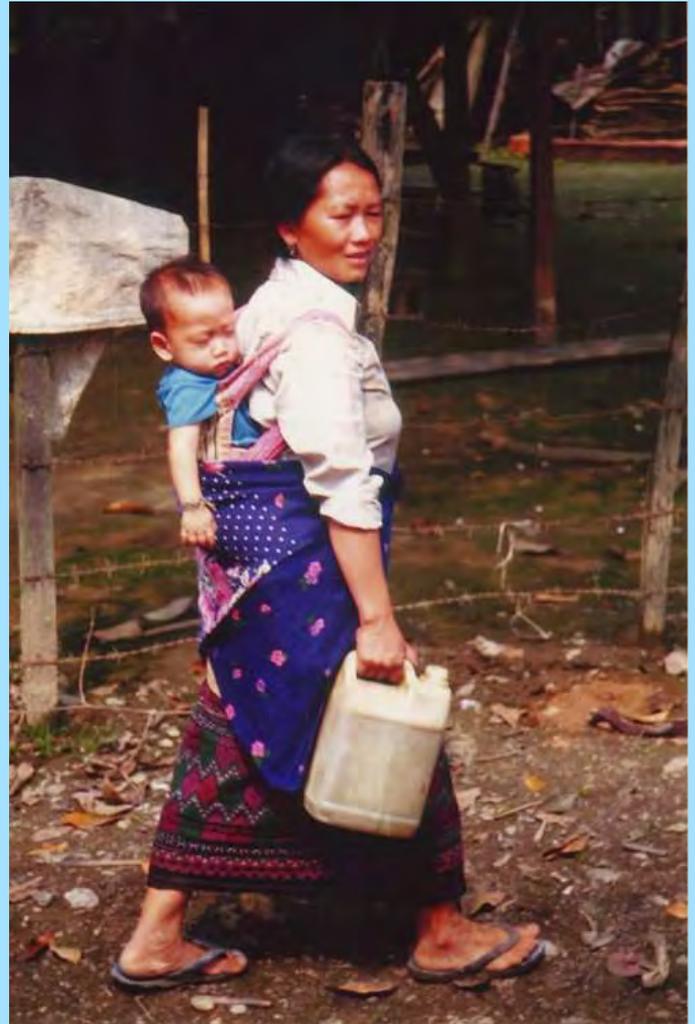
20/04 Ce matin, je suis passé chez John qui m'a fait de bons sandwiches pour la route... Je suis rentré prendre une douche et faire mon sac. En début d'après-midi, mon tuk-tuk m'a emmené au pont de l'amitié (frontière Thaï) à environ 40 minutes de Vientiane. Je lui ai dit au revoir ; il était vraiment

super... À la frontière, j'ai pris une navette pour passer de l'autre côté. Elle te pose près des tuk-tuk mais je trouvais chiant de descendre pour en prendre un alors que la gare n'est pas à même 5 minutes. J'ai demandé au chauffeur s'il pouvait m'emmener à la gare ; il a accepté. C'est cool, ça m'évite quelques transferts...

A la gare, j'ai attendu un bon moment et j'ai rencontré le laotien qui tenait le bar à côté de ma guest house à Luang Prabang... Celui qui voulait se taper César. Trop drôle... On a bavardé un peu ; il avait un peu de vacances et allait faire la fête à Bangkok et à Pattaya (Pattaya = plus grand bordel du monde à ciel ouvert).

Le train est enfin arrivé ; pas de problème pour trouver de l'aide pour monter dedans. J'ai une couchette super confortable... À côté de moi, il y a un couple de Thaï avec leur fille de 3 ou 4 ans qui est très marrante.

J'ai tchatché un peu avec eux puis avec un irlandais qui allait se désaltérer... Du coup, il m'a ramené une bière ! Ah, ces irlandais...



Les Khmers rouges au Cambodge –8-

Récit autobiographique inédit de Kim Lang

Suite du numéro 165, décembre 2024.

En voyant le rond-point, nous étions très heureux. Je tournais à droite et rentrais directement à l'ancienne maison de mes parents...

C'est cette maison où mon mari et moi avons vécu avant le régime de khmers rouges (avant avril 1975).

Tremblant de joie et de tristesse, ma gorge était très serrée, je suis rentrée dans ma maison sans portes, il y avait beaucoup de machines à coudre dans des deux appartements. Je ne pouvais pas empêcher les larmes de couler. L'image de mon mari m'apparaissait. Tout était changé : il n'y avait ni lits, ni armoires, ni tables. Je passais d'une chambre à l'autre et je vis l'écriture de papa sur le mur :

« **Si quelqu'un des enfants a survécu, venez ici le quinzième jour de pleine lune de Pisak (mai)** ».

Je connaissais très bien l'écriture de mon papa. Cette écriture était écrite bien nettement au charbon de bois.

La joie revenait, je les faisais regarder à mon petit frère. Il sautait vers moi et m'embrassait dans ses bras en me disant « *j'espère les revoir très bientôt, grande sœur !* ».

Je sortais de la maison. Les deux cocotiers et un tamarinier existant avant l'année 1975 devant la maison étaient toujours là mais il n'y avait pas les deux fleurs de Sarica que j'avais plantées avec mon mari. Autour de la maison, il n'y avait pas les deux maisons en bois derrière notre maison en dur. Il n'y avait que du terrain recouvert des briques et des fils de fer. Mon petit frère avait l'air très content.

Avant de rentrer à Morom, nous voulions visiter le centre-ville mais c'était interdit. Il y avait des grillages et l'on ne pouvait pas rentrer. En passant la route qui mène vers l'est de notre maison, je voyais 4 soldats vietnamiens qui nous parlaient mais nous ne comprenions rien.

Nous rentrions à Morom plein d'espoir et espérions revoir très bientôt nos parents.

La veille du jour de pleine lune de Pisak, je ne pouvais pas dormir. Au premier chant du coq, je me levai et préparai les paquets de riz. Nous, mon petit frère et moi, sommes partis de très bonne heure. Le long de la route, je voyais toujours des gens pas-

saient en charrettes à bœufs ou marchaient en portant sur leur épaules un fléau balançant à deux paniers. Ils se déplaçaient pour chercher leur famille comme nous.

En arrivant à l'entrée de la ville, nous avons entendu dire qu'il y avait une attaque au rond-point de la ville, mais personne ne pouvait rentrer. Nous essayâmes de rentrer mais c'était impossible.

Les coups de fusil nous empêchaient de rentrer à l'endroit où il y avait la maison. Nous sommes restés ici, à la porte d'entrée de Wat Chheu Teal, jusqu'à 15 heures et décidâmes désespérément de rentrer à Morom.

Une semaine après, nous décidions d'y revenir. C'était calme, nous demandions l'autorisation des soldats gardiens pour rentrer dans la ville.

Ils acceptaient après avoir entendu des explications de notre part.

En arrivant dans la maison, il n'y avait plus de machines à coudre.

Rien dans la maison. Ce n'était pas important pour nous les machines à coudre. Je regardais sur le mur d'un appartement puis je me suis rentrée dans un autre appartement. Rien, que des poussières, des toiles d'araignées, des torchons, il n'y avait ni portes, ni fenêtres.

Sur l'autre mur, au-dessous de l'ancienne écriture, je voyais de nouveau une autre phrase de mon papa.

« **Si quelqu'un des enfants a survécu, venez ici le quinzième jour de pleine lune de Pisak (mai)** ». " **Je suis dans la pagode de Tom, si quelqu'un a survécu, rendez-vous à Tom**"

Nous sortîmes de la maison, prîmes le vélo et allâmes directement à la pagode de Tom.

Le cœur serré, en arrivant je me renseignai auprès des gens. Tout le monde connaissait papa. Une femme amie de maman m'emmenait vers papa qui était en train de tresser les feuilles de palmier. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes, plus de femmes que d'hommes. En le voyant longtemps, nous ne croyions pas que c'était papa, nous ne pouvions pas parler. Mon frère courait vers papa sans rien dire, sa figure était rouge, il riait mais les larmes coulaient.

Je n'ai pas vu maman ! Je regardais autour, non je ne l'ai pas vue !

Je n'osais pas demander à papa ! Je reste tranquille. Seul papa était ici !

Où est-elle ? Mes 3 autres sœurs ?

Papa bavardait avec mon frère qui faisait des gestes expliquant notre voyage. Papa nous a montré maman qui revenait portant un krama bleu au-dessus de la tête. Elle portait un panier de poissons et un bouquet de liseron d'eau.

Je courus vers maman, nous nous embrassâmes, emplis de joie. Nous nous rencontrions enfin. Mes autres sœurs étaient parties chercher la nourriture.

Enfin, je pouvais retrouver toutes mes sœurs, mes parents ici à la pagode de TOM.

Papa me demandait de revenir vivre ensemble à Takeo. D'abord je refusais en lui disant que les souvenirs de mon mari me rendraient tristes, si je vivais ici à Takeo.

Enfin, après avoir écouté les explications et bonnes raisons de papa, je décidais de revenir vivre à Takeo avec mes parents, mes frères et sœurs enfin du mois de juin de l'année 1979.

Je reprenais le travail : institutrice mais je ne retrouverai jamais mon mari.

Depuis le 21 décembre 1979, je travaillais dans un centre de l'orphelinat de Takeo après avoir enseigné les élèves en classe de préparation de concours, rentrée en 6^{ème}, du mois de juillet à novembre 1979.

Papa reprenait aussi son travail d'instituteur, maman faisait des gâteaux et les vendait devant la maison.

Toutes les 2 semaines, maman allait au Vietnam en vélo, acheter des provisions, surtout du sel, du sucre et des épices pour notre famille.

Nous n'avions pas de salaire, mais nous, papa, ma petite sœur et moi avons 21 kg de riz chacun par mois. ..

FIN

Pour information complémentaire, je suis l'aînée de 2 frères et 6 petites sœurs :

2ème : **KEM Kim Ang**, institutrice (régime Lon Nol), actuellement directrice adjointe de l'Education nationale de la province de Takeo. Son mari a été tué pendant le régime des Khmers rouges, en 1977.

3ème : **KEM Sinuon**, élève en classe de terminale (régime Lon Nol), actuellement, pilote d'avion de la compagnie Royal Air Cambodge, puis Bang Kak Air Way, après avoir fait ses études en Russie (6 ans : 1981-1987) et en France (2 ans à Toulouse)

4ème : **KEM Vantha**, élève (régime Lon Nol), actuellement professeur travaillant au service du travail de la province de Takeo.

5ème : **KEM Vanthan**, élève (régime Lon Nol), fit ses études pendant 2 ans en Russie. Habitant en Hongrie, elle vit actuellement au Cambodge.

6ème : **KEM Sophally**, élève (régime Lon Nol), actuellement travaille dans le service des finances de Sihanouk ville après avoir fait ses études à l'Université de Finances et Gestions à Phnom Penh.

7ème : **KEM Van Chanthou**, élève (régime Lon Nol), actuellement ingénieur agriculture, elle ne travaille pas et s'occupe de ses enfants. Elle habite à Seam Reap et fait du commerce.

8ème : **KEM Puthvuthy**, élève maternelle (régime Lon Nol), actuellement travaille dans l'école internationale Noth Brith à Phnom Penh.

9ème : **KEM Chanthol**, très petite pendant le régime de Lon Nol, actuellement elle habite aux Etats Unis (Minnesota).



Le 7ème régiment de Spahis algériens abrité par la Confédération helvétique - 1

Maitre Gisèle Durrieu

1. la stratégie allemande pour combattre la France et ses alliés.

10.05.1940 : l'Allemagne attaque simultanément les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France, évitant le piège trop connu de la ligne Maginot.

14.05.1940 : à la tête de la 1^{ère} panzer division, le Général allemand GUDERIAN enfonce les défenses alliées qui se retrouvent scindées en deux groupes.

Le 45^{ème} corps d'armée commandé par le Général DAILLE qui regroupe 12.000 polonais et 30.000 français, dont le 7^{ème} régiment de spahis, bat en retraite sur PONTARLIER, avec pour objectif de rejoindre l'Armée des Alpes à la frontière italo-française, en longeant la Suisse (absence d'ennemi sur ce coté.)

14.06.1940 : les Allemands sont à PARIS. GUDERIAN arrive à BELFORT après avoir fait tomber BESANÇON. Ses blindés rejoignent la frontière suisse et encerclent le 45^{ème} corps.

17.06.1940 : Le Maréchal PETAIN demande l'Armistice.

La France est coupée en deux zones, l'une occupée et l'autre libre.

Les spahis sont à ce moment précis regroupés dans la région de MAICHE (Doubs) où ils sont attaqués par les allemands ; malgré une grande combativité, ils se replient sur FESSEVILLIERS toujours en lisière du Doubs, frontière naturelle avec la SUISSE. L'ennemi est supérieur en matériel et artillerie.

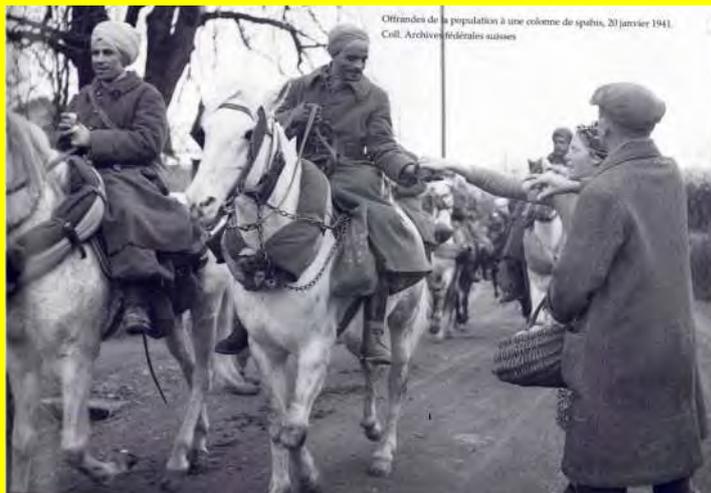
Le 45^{ème} corps d'armée ne peut continuer à combattre pour tenter de vaincre : la guerre est finie.

2. L'évitement de l'internement en Allemagne, grâce à la Suisse.

Le 18.06.1940 : les soldats français sont repliés sur MAICHE et la population civile leur en veut de continuer la lutte alors que la guerre est perdue et l'armistice signé. A 16 heures, l'artillerie allemande attaque, ses feux sont ininterrompus et l'artillerie française est trop loin pour soutenir le bataillon des spahis. A certains endroits la distance des combats est de 100 mètres. Un incendie se déclare à MAICHE. L'attaque allemande est néanmoins brisée. Les spahis ont vaillamment combattu mais l'ennemi est supérieur en armement, matériel et artillerie. Du fait de l'armistice les soldats français et alliés

doivent partir prisonniers en Allemagne.

Le 19.06.1940 : à la requête du Général DAILLE, la Confédération helvétique autorise le 45^{ème} corps d'armée à battre retraite sur son territoire, ce qui représente l'arrivée de 12.000 polonais et 30.000 français dont le régiment de spahis avec un millier de chevaux.



Stupéfaits les habitants de ce petit pays, voient arriver un afflux ininterrompu de soldats, de colonnes motorisées mais aussi des civils et encore des espagnols des brigades internationales qui tentent de se mêler à eux alors que l'autorisation d'entrer en SUISSE ne les concernent pas.

Partout sur les chemins, il y a d'interminables colonnes de véhicules : elles ont franchi les ponts et passé les douanes, sans encombre.

Les soldats épuisés s'arrêtent et dorment n'importe où. C'est une débâcle : seuls les Polonais et les spahis ont gardé un peu d'ordre. D'autres traversent le Doubs à gué ou à la nage. Ils sont aussitôt désarmés, les fusils s'amoncellent comme les piles de bois. Des locaux vides sont mis à la disposition des arrivants ; châteaux, écoles... Et il leur est servi des boissons chaudes...



L'afflux de soldats et de populations civiles dure plusieurs jours, le Doubs est franchi jusqu'à NEUCHATEL, par tous les points de passage de la frontière. Des automobilistes suisses transportent les réfugiés dans des cliniques, les écoles et chez les habitants.

Les spahis, noirs de peau, étonnent ceux qui n'avaient jamais rencontré d'africains, de même que leur millier de chevaux blancs pur-sang, les paysans ne connaissent alors que les chevaux bruns de leurs pâturages.

Certains d'entre eux aident d'autres soldats à franchir le Doubs sur de larges barques plates, en des points périlleux.



20.06.1940 : le Conseil Fédéral nomme le Colonel suisse Jean de MURALT Commissaire Fédéral à l'internement et à l'hospitalisation. Il est aussi Président de la CROIX ROUGE. C'est la tradition de neutralité et d'humanité de la SUISSE qui est à l'origine de cette décision.

Et puis rappelons-nous, **la Confédération helvétique est née du pacte des 4 cantons primitifs de se porter assistance en cas d'attaque des seigneurs ou souverains avoisinants pour agrandir leurs territoires, en 1291. C'est La première démocratie et le vote des citoyens est fait à mains levées.** Le dernier canton ayant intégré la confédération est celui de GENEVE, république indépendante, annexée par la France après la Révolution. Elle retrouve sa souveraineté lors du traité de VIENNE en 1815 et adhère à la confédération en tant que 26^{ème} (et dernier canton) pour se protéger des convoitises de ses voisins.

Le fondateur de la CROIX ROUGE est l'homme d'affaires Henri DUNANT qui visitant le champ de bataille de SOLFERINO (guerre entre la France de NAPOLEON III et l'Autriche) est traumatisé au vu des soldats abandonnés blessés et mourants, hurlant de douleur, les sources d'eau à proximité devenues impropres à la consommation car infectées par le sang et les bactéries.

La médecine militaire est également inexistante. DUNANT s'investit alors financièrement et personnellement. Nombre de blessés seront sauvés car il les fait transporter dans des lieux où ils seront soignés. Il créera la CROIX ROUGE et le prix NOBEL de la PAIX lui sera décerné.

Le Commissaire doit organiser l'accueil puis l'internement des soldats du 45^{ème} Corps d'armée (donc les spahis) ce qui les fait échapper à l'internement en Allemagne comme prisonniers de guerre.

Les soldats ont franchi la frontière dans les Franches Montagnes (Canton du JURA et de NEUCHATEL). Regroupés en convois, ils se dirigent vers les lieux d'internement qui leur sont assignés autour du Lac de Neuchâtel et du Lac de Bienné (dont les spahis qui étonneront et séduiront sur leur passage). D'autres soldats partent vers BALE.



Le long du parcours, ils s'arrêtent au bord des rivières ou des points d'eau pour faire boire leurs chevaux et dans les bois pour se reposer.



Ces lieux d'internement sont des grands corps de fermes. Certains prisonniers aident les paysans aux travaux des champs. Ils sont correctement nourris et n'auront pas à souffrir du froid.

A suivre .../...

Exposition sur la guerre d'Algérie

7 décembre 2024, à JONAGE.

Cette exposition sur la guerre d'Algérie et le drame des Harkis a été organisée à l'hôtel de ville de JONAGE par **Robert LAJOUS**, président de l'union intercommunale des anciens combattants de JONAGE, JONS, PUSIGNAN et environs, sur le thème : « **Histoires communes, mémoires partagées - parcours des harkis et de leurs familles.** ». Le vernissage a eu lieu en présence du Colonel André MUDLER, Michel MARCHAND, Patrick ROLLAND et Laurent DEPASSIO représentant l'ANAI



Discours du Président Robert LAJOUS

Tout d'abord, je tiens à remercier la municipalité de JONAGE qui, grâce au soutien de son Maire Lucien BARGE et de son Conseiller Municipal délégué Laurent CHERVIER, nous permet de faire cette exposition sur la « **Guerre d'Algérie** » et le « **Parcours des Harkis et de leurs familles** »

Guerre d'Algérie, guerre très souvent **controversée, décriée** par ceux qui ne connaissent rien de celle-ci, mais qui, à les écouter, la connaissent mieux que ceux qui l'ont vécue (**Guerre parfois oubliée dans des messages officiels comme nous l'avons constaté tout dernièrement**) mais **Guerre** reconnue comme telle il y a 22 ans par le Président Chirac (lui-même ancien combattant d'Algérie) **Guerre** qui aujourd'hui encore, laisse des traces profondes et malheureusement indélébiles.

Il y a 2 jours notre association était présente sur 3 sites pour commémorer « **la journée nationale d'hommage aux morts pour la France pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de la Tunisie** »

Aujourd'hui cette exposition a pour but de restituer un aperçu de ce que fut cette guerre, une guerre éprouvante, une guerre violente ! brutale ! une guerre qui a marqué pour la vie toute une génération, **ma génération**. Guerre qui toucha des soldats de métiers, des centaines de milliers de jeunes appelés ou rappelés, des Harkis et des membres des forces supplétives qui ont combattu pour la France.

Nous, anciens combattants d'A.F.N. subissons encore, 62 ans plus tard les effets que certains d'entre nous

ressentent aujourd'hui comme un **traumatisme** et pour d'autres comme un sentiment de **culpabilité** ce qui est **inacceptable !!**

Et que dire de nos **amis harkis** qui, à une époque de leur vie, ont fait un choix en leur âme et conscience, soit rester français, soit suivre ceux qui combattaient la France

Aujourd'hui, les jeunes générations et les moins jeunes d'ailleurs, s'interrogent et ne savent plus qui sont ces anciens combattants d'Algérie à force d'entendre des discours discordants, voire adaptés aux circonstances du moment... discours qui oublie l'essentiel, c'est que **l'histoire de la France ne peut pas être découpée en sélectionnant des passages racontés à certains, puis narrés à d'autres...** Comment peut-on aimer un pays quand on délivre des visions partielles et parfois mensongères de son histoire.

Comment aujourd'hui, **la jeunesse** dont une partie a ses **origines** au Maghreb peut-elle être fière et respecter un pays dans lequel elle vit et dont le message souvent distillé lui dit, qu'il a colonisé, torturé et massacré le peuple de ses aïeux...

Combien de temps encore, pour des questions idéologiques, va-t-on continuer à abîmer de façon volontaire et mensongère cette histoire sur l'Algérie, notre histoire.

Certes, la France a été une puissance colonisatrice comme beaucoup d'autres pays mais comment peut-on effacer d'un revers de main le drame que les rapatriés d'origine européenne et les harkis ont vécu et vivent encore pour certains.

L'histoire de la France est un tout pour laquelle le devoir de mémoire ne doit souffrir d'aucune amnésie, d'aucune nuit sans étoiles, serait-ce même que partielle... dans la vérité, dans la justice et dans la liberté.

Chaque 5 décembre, depuis 2002, nous célébrons les morts pour la France en AFN, « **Journée qui rend hommage aux militaires, aux anciens harkis et supplétifs de l'Armée française, aux membres des forces de l'ordre et aux fonctionnaires qui sont morts au service de la France** » j'en profite pour rappeler que nous ne devons jamais oublier le terme consacré à la mention « **Mort pour la France** » et ce, **quels que soient les**

conflits, ils sont morts pour notre Patrie, pour la défendre, ils ont versé leur sang pour la France. Il nous appartient à nous anciens combattants de faire en sorte que ceux qui sont tombés en Algérie, au Maroc et en Tunisie n'aient pas leurs âmes tourmentées et leurs mémoires offensées, conséquences maléfiques d'un discours souvent trop simpliste, circonstancié, complexe voire incomplet.

Alors **oui**, ici à JONAGE nous assumons l'héritage des mémoires nationales sans exclusif et sans exclusions, nous assumons notre histoire, toute notre histoire et nous nous recueillons dignement à chaque commémoration en honorant tous ceux qui depuis plus d'un siècle sont morts pour que nous vivions libres dans un pays libre, **oui, ici à JONAGE nous nous souvenons de ceux qui ont souffert et qui furent déracinés malgré eux.**

Je rappellerai enfin que cette guerre d'Algérie ne s'arrêta ni le jour du cessez le feu le 19 mars 1962 (**date respectée unilatéralement que par la France**) ni le jour de l'indépendance de ce pays le 3 juillet 1962, alors n'oublions pas ceux qui sont morts ou disparus entre et après ces dates (militaires français, harkis, civils d'origine européenne ou musulmane) je n'évoquerai volontairement aucun chiffre au risque de me tromper, ni les souffrances de ceux qu'on appelait les

«pieds noirs» dont le destin était lié aux français musulmans sur une terre qui les avait vu naître et grandir ensemble... et qui ont été bouleversés et déracinés à jamais.

Cette exposition est un peu la leur, la nôtre A.C. d'AFN, acteurs involontaires qui avons vécu une page de cette histoire de la France avec discipline, avec respect et humilité, en souhaitant que la vérité soit dite et que les responsabilités soient enfin clairement définies avant qu'elles ne deviennent un conflit irréversible de générations.

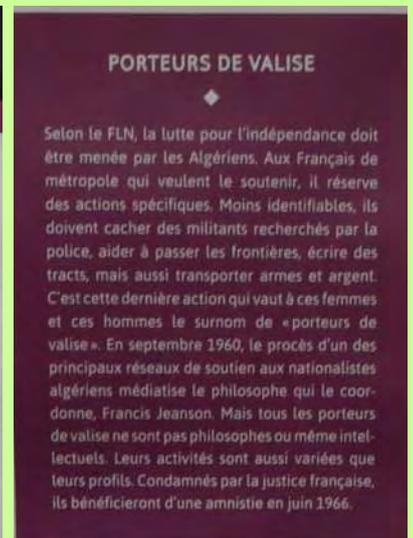
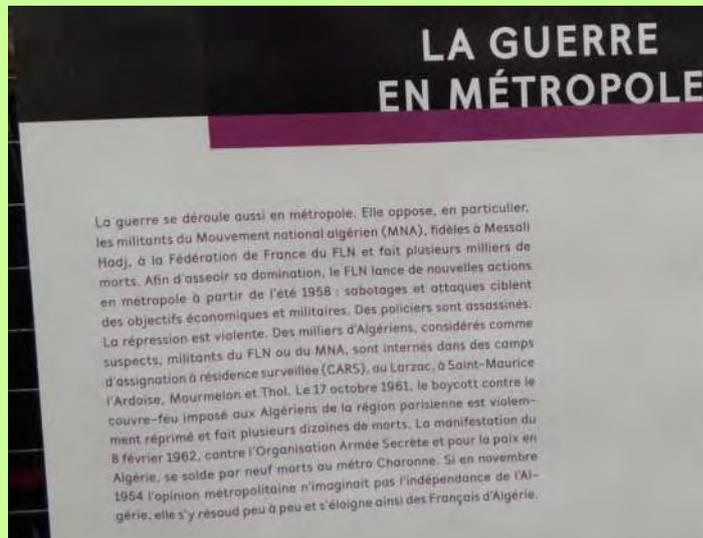
Je terminerai mes propos chers amis, par une analyse du Général Pierre DE VILLIERS ancien CEMA que je fais mienne « **La jeunesse disait-il, c'est l'actuel et le futur, il faut se référer aux traditions, aux racines profondes, c'est le carburant de la modernité. Il faut parler à cette jeunesse de sens du devoir, de raisons d'être, d'idéal, plutôt que d'idéologie...** »

C'est sur ces paroles sages d'un homme sage que je vous remercie d'avoir eu la patience de m'écouter...

Jonage, le 7 décembre 2024

Robert LAJOUS

Président de l'Union Intercommunale des Anciens Combattants de Jonage, Jons, Pusignan et environs.



Madame le général Valérie ANDRE

Valérie André, médecin militaire et première femme officier général, est décédée le 21 janvier 2025, à 102 ans.



- première femme pilote d'hélicoptère ;
- première femme à apponter sur un porte-avions ;
- première femme à devenir officier général (général de brigade puis général de division) ;
- première femme à être élevée à la dignité de Grand-Croix de l'Ordre national du Mérite.



Un article sur le général Valérie André sera publié dans le prochain numéro.

A.N.A.I.

Association Nouvelle des Anciens et Amis de l'Indochine
de la région lyonnaise
Siège social Quartier Général Frère
22, avenue Leclerc - 69007 LYON

Directeur de la publication : Philippe NEYRET
Directrice administrative : Monique DEPASSIO
Tél : 04.78.36.94.35
Responsable de la rédaction : François ANXIONNAZ

Cotisation annuelle	40 €
abonnement impression couleur	20 €
Deuxième cotisation (conjointe, conjoint)	20 €
Cotisation veuve d'adhérent, étudiant	20 €

règlement par chèque à l'ordre de : A.N.A.I.
à adresser au secrétariat
Monique DEPASSIO
8, rue Alexandre Berthier 69110 Ste Foy lès Lyon

**Les cotisations et les dons sont déductibles à hauteur de 66% dans la limite fixée par la loi.
Un justificatif destiné à l'administration fiscale est délivré chaque année.**

« L'Echo des Rizières » - Bulletin de liaison de l'A.N.A.I.
Rédaction : c/o François ANXIONNAZ - 10, impasse Saint Pierre 69480 ANSE